

## UN EXEMPLE À IMITER

Une heureuse circonstance m'a fourni l'occasion d'assister à une séance publique fort intéressante, qui a eu lieu à la Rivière-Ouelle, le 9 février dernier. On compte, dans cette paroisse, un bon nombre de gens instruits, qui ont eu l'excellent esprit de se réunir en une espèce de société, sous le nom d'Institut de la Bouteillerie, et de convoquer de temps en temps la paroisse à des réunions, où deux ou trois personnes, bien préparées d'avance, font chacune un entretien familier sur des sujets pratiques, instructifs, ou simplement agréables.

Les principaux sujets sont naturellement l'agriculture, l'économie domestique, les lois rurales, l'histoire du Canada et les souvenirs de la paroisse, etc., etc.

Le dimanche a été choisi généralement pour ces réunions, qui ont lieu à la suite des vêpres, et surtout durant l'hiver, où, ordinairement, on ne sait trop comment employer cette partie de la journée.

On jugera de l'intérêt et de l'agrément de ces séances, par celle dont j'ai été témoin dimanche dernier.

Les dames, qui sont admises à ces réunions, y apportent leur part de concours en exécutant quelques chants accompagnés de musique fort bien exécutée. On conçoit que les chansons canadiennes y tiennent la première place.

M. l'abbé Dion, curé de la paroisse, qui a été nommé président de la société, ouvrit la séance par l'explication de quelques règlements. Le Dr L. Têtu, qui, depuis plusieurs années, donne des cours sur l'art vétérinaire à l'École d'agriculture de Ste-Anne, se leva et prit pour sujet : le but et l'utilité des sociétés d'agriculture. Dans une conférence courte mais substantielle, il fit l'histoire de la Société d'agriculture du comté de Kamouraska, qui date de 1858.

L'honneur de la fondation de cette société revient surtout à M. l'abbé Pilote, ancien supérieur du collège de Ste-Anne, aidé des principaux citoyens du comté.

Le Dr Têtu, qui a toujours été un des membres les plus intelligents et les plus actifs de cette société, fit preuve dans sa conférence d'une expérience consommée dans les questions agricoles, et justifia le choix qu'a fait le gouvernement en le nommant l'un des membres du Conseil d'agriculture de la province de Québec. Je ne puis donner ici l'analyse de cette intéressante conférence, mais j'ai tout particulièrement remarqué les observations qu'il a faites sur l'importance et l'avantage qu'il y a de se procurer des animaux de choix, afin d'améliorer, au moyen de croisements judicieux, les races d'animaux canadiens.

Il démontra par les faits que l'achat, même à des prix très-élevés, de reproducteurs de choix est lucratif aux acheteurs en même temps que de la plus grande utilité pour le public. Comme preuve, il cita le comté de Kamouraska où le progrès en fait d'élevage surpasse tout ce que l'on voit dans les comtés voisins. Depuis 1862, il a été acheté dans le comté, tant par quelques particuliers aidés de la Société d'agriculture que par la Société elle-même, quatre magnifiques chevaux qui ont coûté au-delà de \$3000, sans compter les reproducteurs de race bovine et ovine, qui ont produit une amélioration des plus remarquables parmi ces races.

Tout dernièrement encore, quelques particuliers de la Rivière-Ouelle ont acheté, en même temps que la ferme modèle du collège de Sainte-Anne, cinq têtes de bétail de race Ayrshire, choisis dans le troupeau de M. Gibb, à Compton, tous entrés dans le *Herd Book* canadien, et cela au prix de plusieurs cents piastres.

Ces détails font toucher du doigt l'immense progrès qui se fait dans le comté de Kamouraska, grâce à l'esprit d'initiative dont on fait preuve dans cette partie du pays.

Après le docteur Têtu, M. l'abbé H.-R. Casgrain donna un entretien familier sur l'histoire du Canada, dont il a entrepris de raconter les traits les plus saillants et les plus capables d'intéresser l'auditoire. Il fit ressortir le caractère essentiellement religieux de notre histoire, qui a été la

source de tant d'actes de dévouement et d'héroïsme.

La séance fut terminée par M. l'abbé Dion, qui fit un éloge biographique de M. de la Bouteillerie, premier seigneur et fondateur de la Rivière-Ouelle, dont la Société porte le nom. Il fit voir en quelques traits vifs et saisissants le caractère énergique, persévérant et religieux dont fit preuve cet homme remarquable en venant s'établir, il y a plus de deux cents ans, au milieu de nos bois pour fonder une nouvelle seigneurie, et il le signala comme un bienfaiteur à qui la paroisse doit une éternelle reconnaissance. Selon l'expression vulgaire, on aurait entendu marcher une souris dans la salle, tant il fut écouté avec silence et attention.

La séance fut couronnée par une chanson canadienne pleine de gaieté et d'entrain, et l'auditoire se retira enchanté, comme moi, d'avoir passé une couple d'heures délicieuses et très-bien employées.

Voilà, ou je me trompe fort, un bel exemple à suivre et qui pourrait être imité dans plusieurs de nos paroisses. Il s'en trouve, en effet, un bon nombre où l'on compte suffisamment d'hommes instruits qui pourraient s'organiser en pareilles sociétés, dont l'influence serait des plus salutaires sur notre population.

TANCRÈDE DUBÉ,

12 février 1879.

Inst.

## UN POÈTE CANADIEN APPRÉCIÉ EN FRANCE

Nous publions les dernières lettres adressées à M. Fréchette par des poètes et littérateurs français. Nous voulions faire consacrer d'une manière incontestable le talent d'un poète canadien ; nous croyons avoir réussi.

98, Avenue de Villiers.

Cher monsieur,

J'ai reçu et lu à la campagne votre volume de poésies. Je vous fais mes compliments très-sincères. Il y a là, dans l'attendrissement du souvenir, des notes très-justes et très-touchantes. La note humoristique y éclate aussi avec beaucoup de grâce, comme dans *Reminiscor* par exemple. Continuez, cher monsieur, et si vous recommencez, pensez encore à moi.

Croyez, cher monsieur, à mes sentiments les plus sympathiques.

A. DUMAS, fils.

Versailles, le 31 octobre 1878.

Monsieur et cher confrère,

J'ai reçu et votre aimable lettre et votre volume de poésies : veuillez agréer tous mes remerciements. Voulez-vous accuser tout de suite réception de votre envoi, je n'ai fait encore qu'ouvrir votre volume ; ce que j'en ai lu me prouve que les secrets de la lyre moderne vous sont connus, et que vous savez souvent vous en servir pour donner une forme renouvelée et précise à des sentiments qui ne sont ni d'hier ni d'aujourd'hui, mais de tous les âges et de tous les climats, comme le *triste cœur* humain : vos vers en sont un poétique écho, ce dont je vous félicite et vous remercie. Je vous remercie d'avance aussi du plaisir que j'aurai à faire plus complète et plus intime connaissance avec votre talent, et laissez-moi ajouter, avec votre âme de poète.

A. LACAUSSE, Bibliothécaire du Sénat.

PARIS, 9 novembre 1878.

Monsieur,

Je suis extrêmement flatté de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre volume de poésie intitulé : *Pelle-Mêle*. J'ai lu ce recueil avec le plus vif intérêt. J'y ai trouvé de belles odes pleines d'ampleur et d'harmonie, entr'autres celle qui célèbre la mémoire de *Papineau*, votre grand tribun patriote. J'y ai aussi fort goûté de charmants sonnets d'une excellente facture et des élégies où la tendresse et la mélancolie ont une exquise expression de grâce et de délicatesse. A tous ces aimables morceaux je joindrai, comme parfaitement réussie, une fantaisie humoristique écrite avec beaucoup de verve et d'esprit et que vous avez appelée : *Reminiscor*. Ce qui m'a surtout frappé dans vos inspirations lyriques, monsieur, c'est un grand sentiment de la mélodie de notre langue, un mouvement très-naturel de la pensée et une pénétrante compréhension des beautés de la terre et du ciel de votre contrée. Votre poésie abonde en vers descriptifs, et il y en a d'une fraîcheur vraiment ravissante.

En lisant ce volume si français quoique écrit aux extrémités de l'Amérique, j'ai été on ne peut plus heureux de voir que le souvenir de la France était fidèlement gardé au-delà des mers

par les descendants de ses fils, descendants que la fortune a pu séparer de la mère-patrie, mais dont elle n'a pas changé le cœur... Oui, au Canada l'on nous aime ; toujours l'on s'y réjouit de nos gloires et l'on y gémit de nos désastres. La chaîne de l'affection n'a pas été rompue par le malheur des temps. Notre langue est restée vivante en cette noble contrée, et ses esprits les plus distingués la cultivent avec ardeur et succès. Votre ode à M. l'abbé Tanguay, ode dans laquelle vous invitez cet honorable savant à rechercher et mettre en lumière les noms obscurs des premiers fondateurs de la colonie, simples paysans normands ou bretons oubliés par l'histoire, est une preuve manifeste et tout actuelle de ce fervent amour pour la France. Croyez, monsieur, que vous n'avez pas, si loin que nous puissions être, affaire à des indifférents. Ayant été fort affligé, il y a quarante ans, de l'affreuse persécution que vous avez éprouvée, nous faisons aujourd'hui des vœux pour votre bonheur. Tout dernièrement, l'Académie française a accueilli, avec un vrai plaisir, un livre qui parlait glorieusement de vos ancêtres, et elle a donné une de ses meilleures récompenses à l'ouvrage qui avait été composé en l'honneur de *M. de Montcalm*.

Un de nos poètes a écrit ce beau vers que vous avez pris pour épigraphe de l'une de vos poésies :

*Le souvenir c'est tout, c'est l'âme de la vie.*

J'ajouterais qu'il est l'âme non-seulement de la vie individuelle, mais aussi de l'âme collective, celle des nations, car c'est par lui qu'elles se conservent, par lui souvent qu'elles renaissent.

Je finis, monsieur, en vous remerciant des agréables émotions que m'ont causées vos remarquables vers, et en vous priant d'agréer l'assurance de ma profonde sympathie et de ma haute considération.

AUGUSTE BARRIER.

(Extrait du journal *Les voix de la Patrie*)

Paris, décembre 1878.

AU POÈTE CANADIEN LOUIS-H. FRÉCHETTE (pour son enfant)

Craintif, j'ai soulevé les plis du rideau rose : Il dort. Sa lèvre exhale un si doux petit bruit Que, nous figurant être en un bosquet, la nuit, Nous croirions tous ouïr respirer une rose.

Qu'il est coquet ainsi, la bouche demi-close, Ses blonds cheveux épars, un bras nu hors du lit ! En voyant tant de grâce on sent que Dieu nous [dit : "L'enfant est une fleur en mou parterre éclosé."

Dors, mignon ! Si le vent veut souffler, ne crains [rien : S'il peut briser un chêne orgueilleux, il sait bien Qu'un lis ne dresse point une tige rebelle.

Dors, ange d'innocence, ignore les combats Que le bien et le mal se livrent ici-bas ; Car vers le ciel, sitôt, tu ferais d'un coup d'aile !

RAOUL BONNERY,

Saint-Rémy-du-Plain (Sarthe).

## PAUL TAHORENCHÉ, GRAND-CHEF DES HURONS

(Suite)

La tribu huronne se divise en quatre familles distinctes : celles du *Chevreuil*, de la *Tortue*, de l'*Ours* et du *Loup*. Les enfants appartiennent à la famille de la mère. Ainsi, le grand-chef, François-Xavier Picard, est un *Chevreuil*, et son fils, Paul, *desinateur* au département des terres de la couronne, est une *Tortue*, parce que madame est née *Tortue*, quoique bien droite de sa taille et fort élégante.

Chaque famille a son chef ou capitaine de guerre soumis à élection. Ces quatre chefs de guerre font choix de deux chefs de conseil, et les six réunis choisissent un grand-chef, dans leur corps, ou parmi les chefs honoraires, s'ils le jugent à propos.

A la mort de Simon Romain, le dernier grand-chef, *Tahourenché* fut appelé à lui succéder. Ses titres à cette position lui étaient acquis depuis longtemps. Son instruction, son habileté, les nombreuses relations qu'il s'était créées parmi les hommes politiques les plus éminents, parmi les capitalistes et autres, le respect qu'il portait aux coutumes des anciens dont il garde religieusement les archives, la connaissance qu'il a conservée des rites et cérémonies nationales, son franc-parler, son jugement lucide, plus encore que son indépendance de fortune, lui valurent cette haute distinction. François-Xavier Picard était né vraiment chef, et tous les actes de sa vie, loin de le démentir, n'ont fait qu'accentuer davantage ce noble caractère. A proprement parler, il n'a pas été élu, il

s'était fait lui-même d'avance. Loin de rechercher l'honneur que toutes les mains lui apportaient, il le fuyait. Il était sincère en cela (comme partout du reste), puisqu'on l'a vu, il y a deux ans, demander au conseil de vouloir bien nommer un deuxième grand-chef ; le conseil accéda à sa demande réitérée, et élut Philippe Vincent, le fils de son ancien associé, de son brave compagnon et de son meilleur ami. Il peut se reposer ainsi sur l'épaule d'un collègue, son parent, homme de cœur s'il en est, qui fait avec quelques amis, comme Francis Gros-Louis, Honoré Sioui et autres, la plus fatigante besogne. Ce n'est que dans des difficultés épineuses qu'on en appelle à lui, et alors il consent à en trancher le nœud gordien, du fil de son avis, et il le tranche plus finement peut-être que s'il l'était du fil de l'épée.

Cet homme-là représente l'autorité d'une nation, jadis puissante, dont le domaine s'étendait par tout le nord du fleuve Saint-Laurent, depuis le Labrador jusqu'aux grands lacs de l'Ouest, saisissant une moitié de la province de Québec et toute la province d'Ontario. N'allez pas croire, toutefois, qu'il s'abandonne à de vains regrets sur la déchéance de sa race. Tout au contraire, il s'occupe de la régénération, comme on l'a vu, par le travail et l'industrie, et comme on va le voir, par l'agriculture et l'encouragement qu'il offre à la construction du chemin de fer du lac St-Jean. Au lieu de frémir, à l'instar du *Dernier Huron* de M. Garneau, au bruit de *l'acier du faucheur*, il s'est fait tout uniment *faucheur* lui-même.

Sachant que ses neveux avaient profité des bonnes leçons qu'il leur a données, on le voit, en 1873, à l'âge de 63 ans, donner à sa race un autre noble exemple de progrès, en se faisant labourer ou agriculteur. Le commerce et l'industrie, dans une colonie, sont trompeurs, mais le sol, lui-même, ment jamais. Il nous nourrit et nous vêt durant la vie, il nous reçoit encore après la mort. C'est le meilleur ami des enfants de l'homme, condamné à manger son pain à la sueur de son front. M. Picard cultive aujourd'hui une vaste ferme située en arrière de sa maison. Sans négliger sa tribu, il se réserve toujours un œil pour ses travaux agricoles.

Il fut question, en 1877, de changer la voie du chemin de fer du lac Saint-Jean entre Québec et Lorette en allant du pont Bickell et courant sur les premiers contre-forts des Laurentides, droit à la Jeune-Lorette. On obtenait par là un raccourci d'environ trois milles sur le tracé actuel, et par des pentes relativement adoucies. Rendus à Lorette, on se trouvait en plein village, au lieu que par la courbe de la *Longue-queue*, le ruban ferré se déroule en plein désert. De plus, les cascades de la rivière Saint-Charles, entre l'aqueduc et la *Chute*, peuvent fournir des pouvoirs d'eau que l'industrie utilisera avec grand profit.

Cette idée était à peine exposée en présence de M. Picard, qu'il déclara de suite qu'il donnait gratuitement tout le terrain requis pour l'érection d'une station et de ses dépendances, et qu'il abandonnait l'exploitation de ses pouvoirs d'eau, moyennant une réserve d'un cinquième de l'estimation de leur valeur, à toute compagnie sérieuse qui voudrait en tirer parti. Son grand, son principal but en cela était de donner de l'ouvrage à ses compatriotes, à ses frères, à ses enfants, et de les conserver le plus longtemps possible en groupe autour de leur chapelle et près des os de leurs pères.

Voilà le chef huron ! voilà l'homme qui, depuis plus de trente ans, sentant que la préservation de l'homogénéité de sa nation dépendait de ses efforts, de son intelligence et de son activité, a mis tout en œuvre pour accomplir sa rude tâche. Peut-être ne saura-t-on comprendre qu'après sa mort tout le bien qu'il a fait, tout celui qu'il a voulu faire durant sa vie. A tout hasard, mon témoignage lui sera quand même acquis, devant sa vie, devant sa tombe, quelque part que j'aie lieu de le produire.

\* \*

Aussi, l'œuvre nationale, l'œuvre de cœur du chef, la régénération de sa race par le